

LA CATÉGORIE DU GENRE REVISITÉE À L'AUNE DES DISPOSITIFS EXPRESSIFS NUMÉRIQUES

Hélène BOURDELOIE
Laboratoire Costech (UTC), Labsich
Université Paris 13

Dans le cadre d'un projet de recherche¹ dédié à la reconfiguration de l'identité et des rapports de genre à l'aune des dispositifs numériques, nous nous intéresserons ici au rôle du genre, en tant que variable mais aussi concept pour penser le rapport aux TIC et aux dispositifs expressifs numériques (réseaux socionumériques dits Rsn, wikis, etc.), dispositifs fondés sur des actes d'écriture numérique. La notion d'« écriture numérique » constitue là un point de départ intéressant s'agissant de la question du genre car elle unit deux univers traditionnellement opposés et genrés : le premier, domaine de l'écriture appartient au registre de la culture légitime et scolaire alors que le second, celui du numérique, relève de la sphère de la culture technique à dominante masculine. L'un et l'autre diffèrent du fait des normes et valeurs qui leur sont respectivement conférées et des attributs sexués qui les caractérisent ; les grandes enquêtes établissant généralement une division sociale des intérêts culturels entre sexes, associant science et technique et masculinité, et culture et féminité. L'écriture reste en effet un domaine davantage investi par les femmes qui sont plus nombreuses à manifester là un intérêt (Donnat, 2005), tandis que la technique renvoie plus au sexe masculin qui entretient avec elle un contact semblant s'établir de manière *quasi* naturelle. Pour autant, loin d'être naturelle, cette distribution sexuée des pratiques résulte d'un présupposé sur l'exercice de rôles sociaux spécifiques selon les sexes. En prenant comme point d'entrée la catégorie du genre, il s'agit de montrer son importance dans l'explication des usages des TIC. Elle constitue en effet une variable et un observable pertinents pour comprendre leurs appropriations ainsi que les manifestations différenciées de l'expressivisme (Allard et Blondeaux, 2007) selon le genre.

1. Système du genre, pratiques et objets techniques

Dans le champ de la sociologie des usages ou des techniques, il est souvent question de différences d'usages sexués de la technique pour désigner des logiques d'usage propres à chaque sexe. On sait toutefois qu'il ne s'agit pas là de sexe dans le sens biologique du terme sinon de genre, notion plus à même de rendre compte de la construction sociale d'une identité (« sexuée »)² tout comme des « rapports de pouvoir » (Scott, 1988) qui se jouent dans la relation homme-femme et dans la manière de classer le masculin et le féminin, à savoir sur la base de « différences perçues entre les sexes » (ibid.). Recourir à la notion de « genre » plutôt qu'à celle

¹ Intitulé Arpege (LA Reconfiguration des Pratiques culturelles Et du GENre à l'ère du numérique), ce projet qui vient de débiter (2012-2013) est financé par le Deps, du ministère français de la Culture, et coordonné avec Virginie Julliard.

² En sciences sociales, ce sont les anthropologues anglophones comme Gayle Rubin ou Ann Oakley qui utilisent le concept de genre dans les années 1970 pour signifier les « constructions sociales et culturelles de l'appartenance sexuelle » (Parini, 2006).

de « sexe » n'a donc pas pour but de souscrire à un quelconque effet de mode mais de prendre acte, dans une perspective critique (ibid.), de la construction culturelle et sociale des identités et normes de sexe. La notion de genre permet ainsi « de déjouer l'évidence naturelle du sexe » (Fassin, 2008, p. 374) – l'identité de genre étant la suppression de similitudes naturelles » (Rubin, 1975, cité par Fassin, 2008, p. 376) – encore que, pour certaines féministes, la notion de « sexe » soit déjà avant tout une catégorisation sociale. En ce sens, utiliser le terme genre permet, rappelle L. Parini, « d'annoncer d'emblée que l'on parle uniquement de social tout en considérant « le naturel » également comme un fait social et historique » (2006). Cette notion est donc pertinente pour analyser les pratiques culturelles et numériques car elle permet d'emblée de dénaturaliser les différenciations sexuées qui, en réalité, se construisent lors de la socialisation des enfants résidant dans des attentes et des conduites normées à leur égard ; les garçons étant socialisés dans un contexte qui les pousse davantage à utiliser les techniques et l'informatique et les filles à s'impliquer dans des activités culturelles plus savantes (Octobre, 2009). La construction des pratiques est en effet le produit de l'incorporation de normes sociales qui, comme l'indique M. Foucault (1966), désignent tout un ensemble diffus de valeurs qui contraignent implicitement le comportement des individus en société et définissent un fonctionnement « normal » de celui-ci. Ainsi le « système du genre » renvoie-t-il aux normes de genre qui constituent des croyances et des pratiques dans lesquelles le masculin et le féminin sont définis sur un plan socioculturel. Certaines pratiques culturelles ou de sociabilité sont ainsi dites féminines ou masculines parce qu'elles répondent à des normes sociales en vigueur en fonction des sociétés qui prédisposent les hommes et les femmes à exercer certaines pratiques plutôt que d'autres. Aborder les pratiques sous la question du genre plutôt que celle du sexe, c'est aussi comprendre, à la suite de M. Mead et de F. Héritier, que les attributs de chaque sexe varient selon les cultures et les époques et que, de ce fait, l'identité de sexe ne saurait être figée. C'est pourquoi les comportements et les pratiques évoluent. Ainsi, rapporte O. Donnat (2005), le rapport sexué à la technique ou aux activités culturelles n'est pas le résultat d'une prédilection séculaire (ou naturelle) mais celui de profondes transformations sociales qu'a connues la société française. Aussi faut-il se garder de rendre naturels des faits sociaux. Ancré dans les pratiques et comportements, le genre imprègne aussi les objets, conçus par des individus dotés d'une identité de genre. Bien qu'elle n'ait pas de sexe, la technique n'en demeure effectivement pas moins imprégnée du masculin et, pour certains objets, du féminin. Ainsi la machine à écrire a-t-elle été pensée comme un objet féminin, promu comme tel et accompagné de discours sociaux accréditant cette idée (Gardey, 1999). Comme le rappelle en effet D. Gardey, « ce sont bien les caractéristiques techniques de l'objet, le décor proche de la machine à coudre, puis le clavier assimilé à celui du piano qui sont construits comme *féminins* » (1999, p. 595). Au contraire, le micro-ordinateur a été conçu comme un objet marqué du sceau de la domination masculine (Jouët, 2003), et ce d'autant plus que son potentiel d'utilisation se limitait, initialement, à la programmation. Cette problématique est du reste au fondement de plusieurs travaux qui avancent que l'incorporation des attributs culturels du genre masculin dans la technique serait à l'origine de la réticence que les femmes éprouvaient, dans les années 90, pour ces objets (Turkle, 1986). Des recherches (Perry et Greber, 1990) ont en effet indiqué que les femmes délaissaient l'informatique car les logiciels n'étaient pas idoines à leur sexe ou parce que les jeux

étaient inspirés de stéréotypes sur les rôles sexués excluant les rôles féminins. À l'époque où S. Turkle (1986) conduit son enquête, toutes les femmes partagent le même rejet, même les plus compétentes en informatique. Pour l'auteur, les femmes rejettent l'ordinateur parce qu'il symbolise ce qu'une femme n'est pas et semble éloigné des manières dont la femme envisage la relation humaine (ibid. ; Jouët, 2003). Cette approche se révèle particulièrement intéressante car elle nous permet de comprendre aujourd'hui l'amointrissement de la réticence des femmes envers la technique. Car dès lors que la machine informatique s'est banalisée et que l'essor de l'internet a fait évoluer cet outil vers un média de communication (Jouët, 2011), les femmes s'en sont plus « naturellement » saisies. Ainsi l'incorporation du genre dans la technique conditionne-t-elle les usages qui, en retour, ne sont pas neutres sur l'innovation technique.

2. Usages différenciés et rapports sociaux de sexe

Si l'informatique a été initialement délaissée par les femmes du fait de la suprématie masculine dans les machines, ces dernières ont connu des évolutions tant au niveau de la forme (par ex. introduction du *design* dans certains objets techniques) que des diverses modalités d'usages offertes – par le biais du web notamment – soit autant d'évolutions qui déplacent les compétences et reconfigurent les relations de genre à la technique. Ainsi les grandes enquêtes nationales et internationales montrent qu'aujourd'hui, hommes et femmes sont – à tout le moins dans les pays occidentaux – quasiment aussi nombreux à utiliser l'internet (Comscore, 2010). Force est même de constater que les femmes y passent plus de temps (ibid.), contre ce qu'observaient les précédentes enquêtes (PEW, 2005). Toutefois, l'intérêt des données sur un plan de la variable du sexe réside surtout dans la distribution des contenus, les femmes privilégiant certes les activités relationnelles mais aussi les sites internet concernant des domaines liés au foyer et à l'éducation des enfants (Comscore, 2010), résultats qui, du reste, confortent des travaux qualitatifs sur les usages observant que les femmes se livrent davantage à des usages pratiques alors que les usages purement techniques échoient davantage aux hommes (Jouët, 2003). Il s'agit là d'un des aspects au principe des rapports sociaux de sexe puisque les usages du web tendent à reproduire un partage sexué des rôles et à interroger le rapport aux TIC et à ses propres compétences. Plusieurs travaux ont en effet montré que les femmes s'estimaient moins compétentes que les hommes qui, eux, auraient une haute estime de leurs compétences (Le Douarin, 2002 ; Hargittai et Shafer, 2006), et que cette auto-évaluation ne serait pas sans produire d'effets sur leur usages des TIC. Ainsi la « variable » du sexe présente-t-elle surtout un intérêt lorsque l'on s'attache à étudier les manières d'utiliser et les façons de percevoir ses propres compétences. Hargittai et Shafer (2006) rappellent que dans les années 80, des travaux font le constat que les femmes éprouvent moins de plaisir que les hommes à utiliser l'ordinateur et qu'elles s'estiment peu performantes (« *self-efficacy* »). Si les femmes expriment plus de confiance aujourd'hui, les différences sexuées d'usage de l'ordinateur et de rapport à la machine n'en persistent pas moins car le genre imprègne non seulement la machine mais aussi les discours sociaux, lesquels restent empreints de présupposés associant des compétences prétendument possédées selon le sexe (ibid.). Ces auteurs montrent en effet comment le rapport genré à la technique dépasse la question de l'efficacité des compétences dans la mesure où ce rapport

doit fortement aux représentations sociales et culturelles qui disqualifient la femme sur ce plan – laquelle serait considérée comme moins compétente en informatique – et contribuent, pour elle, à conforter cette croyance. Inversement, les hommes seraient plus nombreux à s'estimer experts et compétents (Hargittai et Shafer, 2006) parce que la technique est, conformément aux stéréotypes, un domaine masculin. Pour autant, L. Le Douarin (2002) observe que la relation entre compétence et auto-évaluation ne saurait être *de facto* symétrique. L'idée que chacun se fait de ses compétences tiendrait plus à des rapports de hiérarchie entre les sexes, à la place occupée dans le foyer et ainsi, à l'assignation de rôles sociaux *sui generis*. Idéologie des compétences plutôt que compétences effectives (ibid.), on comprend ici que l'idée que les hommes se font de leurs compétences résulte d'une perception de leur identité de sexe, produite par un système de normes et de rapports sociaux de sexe. L'individu est en effet contraint de se conformer à une norme de genre qui, pour l'homme, prescrit un capital de compétences en matière technique *versus* un déficit pour la femme sur ce plan. Relativement à cette norme, hommes et femmes adoptent des comportements et attitudes *ad hoc*, notamment sur un plan de l'estime de soi. De ce fait, il y a fort à penser que ce constat pourrait tout aussi bien transposer cette analyse à d'autres domaines dits « masculins », dans lesquels les femmes s'estimeraient tout aussi moins compétentes. Il n'en reste pas moins que si la dimension technique de la micro-informatique échappe généralement aux femmes, son évolution vers un média de communication du fait du web et de ses plateformes relationnelles a permis aux femmes de se l'approprier largement, mais selon des modalités distinctes de celles des hommes puisque leurs usages restent dominés par les échanges interpersonnels (Comscore, 2010).

3. Penser l'expressivisme à la lumière du genre

Sur un plan statistique, les grandes enquêtes internationales (ibid.) montrent que les femmes utilisent particulièrement l'internet comme une « technique relationnelle », recourant essentiellement aux courriels et différents services de communication en vue d'entretenir leurs relations sociales. Elles sont surtout plus nombreuses que les hommes à parcourir des sites de Rsn (76% contre 70% pour les hommes) et y consacrent plus de temps, à savoir 5,5 heures par mois en moyenne, contre 4 heures pour les hommes (ibid.). Certains éléments énoncés précédemment apportent un éclairage pour rappeler que, dès lors que la technique renferme des dimensions scripturales et communicationnelles, elle retient l'attention des femmes, particulièrement sensibles aux activités communicationnelles et d'écriture (Donnat, 2005). On comprend dès lors pourquoi celles-ci s'adonnent plus intensément que les hommes à l'usage des Rsn qui, protéiformes par nature, se rapprocheraient davantage de l'objet culturel, social et communicationnel que de l'« objet technique » *stricto sensu*. Il ne faudrait cependant pas interpréter ces activités comme des modalités d'expression de soi permettant d'échapper à une identité de sexe assignée ou encore de changer la donne en matière de production de contenus sur le web. Si les femmes se consacrent à l'expression de soi via le web social, ce dernier n'en semble pas moins caractérisé par un « expressivisme » – formes de culture et d'expression de soi inversant les rôles culturels et conduisant l'individu à performer son identité (Allard et Blondeaux, 2007) –, qui se manifeste différemment selon le sexe. Cet « expressivisme », qui résulte probablement de la montée des

valeurs d'autonomie et des changements de modèles familiaux, etc. n'est pas sans effets sur les rapports sociaux et l'identité de genre. Ainsi la catégorie du « genre » est-elle sans conteste revisitée à l'aune de ces dispositifs expressifs qui, potentiellement, peuvent offrir l'occasion de négocier avec l'identité qui nous est traditionnellement attribuée selon le sexe ; ces dispositifs autorisant le jeu entre plusieurs identités et l'endossement de différents rôles selon les contextes. Toutefois, le « genre » marque son empreinte et tout laisse à penser que le « tournant expressiviste » (ibid.) soutenu par la diffusion du web 2.0 est clivé de ce point de vue et que les femmes n'y participent pas de la même manière que les hommes. Aussi pourrait-on parler d'un « expressivisme genré ». Dans cette mouvance expressiviste, on a en effet mis l'accent sur les changements induits au niveau de l'usager endossant possiblement un rôle de producteur culturel mais on n'a pas pensé ces changements de la production culturelle sur un plan du genre. Or si la production culturelle, entendue au sens large, ne doit plus seulement à des autorités spécifiques mais aussi à des individus, elle est aussi le fait d'individus de sexe féminin, susceptibles de produire des points de vue féminins. Il s'agit là d'un changement des règles du jeu en matière de production de contenus sur le web puisqu'initialement empreintes d'androcentrisme car construites par des hommes, les TIC recèlent peu à peu des regards intégrant des points de vue féminins, voire « gynocentrés ». Les dispositifs expressifs numériques n'en portent toujours pas moins la marque du masculin. Ainsi en est symptomatique l'encyclopédie collaborative Wikipédia qui fait l'objet d'un taux de participation différencié selon le sexe – la proportion de lecteurs (de 61,5% pour les hommes contre 38,5% pour les femmes), et surtout de contributeurs, reste bien supérieure pour les hommes, qui constituent 80% des contributeurs (Jullien et al., 2011) –, si bien que la production contenus « féminins » est devenue un véritable enjeu pour la fondation Wikipédia. Face à ces résultats, l'argument technique ne résiste pas à l'analyse dans la mesure où les procédures d'écriture se sont simplifiées. En revanche, d'autres arguments peuvent être avancés s'agissant de la distribution sexuée du temps – les femmes disposeraient d'un moindre temps de loisirs compte tenu de leur investissement supérieur dans l'organisation du foyer (Hargittai et Shafer, 2006) – ou encore du rapport que les femmes entretiennent à la culture. Tout comme elles se sentent moins compétentes en informatique à force d'auto-conviction, celles-ci s'estimeraient moins légitimes pour participer à la production culturelle, comme si cette activité ne relevait pas de leur pré carré et échappait à leur identité de sexe. C'est là une piste de réflexion émanant d'un certain nombre de résultats. Certaines sont certes des « transfuges » mais les femmes accusent toujours un retard dans la participation à la « définition » du web. Un autre exemple demeure significatif s'agissant de la production de soi, tout autant genrée. Dédiée aux usages des Rsn, l'enquête *Sociogeek* (Aguiton et al., 2009) montre que les modalités d'exposition diffèrent selon le sexe ; les hommes s'exposent plus que les femmes et étant davantage enclins à privilégier les modalités d'expression les plus expressives, notamment la « provocation trash » (15,7% pour les hommes contre 5,8% pour les femmes). *A contrario*, les femmes sont plus nombreuses à s'exposer selon des modalités traditionnelles (33,4% contre 20,3% pour les hommes) où sont mis en avant le quotidien et les événements liés à la famille, ou encore à témoigner d'une forme d'« impudeur corporelle » (22,8% contre 17,4% pour les hommes). Il y a donc

bien un « expressivisme de genre » mais dont les différentes figures qu'il recouvre restent encore à explorer.

Les dispositifs expressifs numériques offrent une opportunité intéressante pour la catégorie du genre compte tenu de leurs caractéristiques hybrides. Conciliant la technique – domaine dit masculin du fait de l'acculturation des garçons à cet univers dès leur prime enfance – et la communication écrite – univers majoritairement féminin – ils présentent un intérêt pour étudier les transformations des normes de genre dont ils sont, avec d'autres instances et mécanismes sociaux, partie prenante. Ils contribuent en effet à déplacer les lignes de partage entre des activités masculinisées et d'autres féminisées. Aussi ces dispositifs renfermeraient un potentiel de conversion qui, pour les femmes, les conduirait, chemin faisant, à se familiariser avec la technique et à influencer à terme sur l'architecture des systèmes techniques et la production des contenus sur le web social. À l'inverse, pour les hommes, ces dispositifs reconfigureraient leur identité en leur offrant la possibilité d'assumer plus aisément une appétence pour la communication qui s'appuie là sur une médiation technique. Il n'en existe pas moins un « expressivisme de genre » qui se traduit par des rapports de genre extrêmement prégnants tant dans les coulisses des dispositifs – que l'on pense, par exemple, aux controverses qui prévalent à la rédaction d'un article sur Wikipédia – que dans leurs façades qui révèlent une reproduction des normes de genre contraignant les femmes à vivre des expériences socionumériques qui, plutôt que de les affranchir de leur assignation statutaire, les disqualifient.

Bibliographie

AGUITON Christophe et al. Does showing off help to make friends? Experimenting a sociological game on self-exhibition and social networks, Association for the Advancement of Artificial Intelligence, Conference on Weblogs and Social media (ICWSM), San Jose, 2009.

ALLARD Laurence, BLONDEAUX Loïc. Émergence des cultures expressives, d'internet au mobile. *Médiamorphoses*, 2007, n°21, p. 19-25.

BUTLER Judith, FASSIN Éric, SCOTT Joan W. Pour ne pas en finir avec le « genre »... Table ronde », *Sociétés & Représentations*, 2007, n° 24, p. 285-306.

COMSCORE. Women on the Web. How Women are Shaping the Internet. Linda Boland Abraham, Marie Pauline Mörn et Andrea Vollman, 2010. (Page consultée le 28 février 2012). [En ligne]. Adresse URL : www.iab.net/media/file/womenontheweb.pdf

DONNAT, Olivier. La féminisation des pratiques culturelles. *Développement culturel*, 2005, n°147.

FASSIN, Éric. L'empire du genre. L'histoire politique ambiguë d'un outil conceptuel. *L'Homme*, 2008, n° 187-188, p. 375-392.

FOUCAULT, Michel. *Les Mots et les Choses*. Paris : Gallimard, 1966.

GARDEY, Delphine. Mécaniser l'écriture et photographier la parole. Utopies, monde du bureau et histoires de genre et de technique. *Annales HSS*, 1999, n°3, p. 587-615.

HARGITTAI Eszter et SHAFER Steven. Differences in Actual and Perceived Online Skills: The Role of Gender, *Social Science Quarterly*, 2006, n°87, p. 432-448.

JOUËT, Josiane. Technologies de communication et genre. Des relations en construction. *Réseaux*, 2003, n°120, p. 53-86.

JOUËT, Josiane. Des usages de la télématique aux *Internet Studies*. Communiquer à l'ère numérique. DENOUEL Julie et GRANJON Fabien, Paris : Presses des Mines, 2011, p. 45-90.

JULLIEN, Nicolas et al. Contribuer à Wikipédia francophone. Éléments d'explication. 9^e séminaire M@rsouin, Bénodet, 26 & 27 mai 2011.

LE DOUARIN, Laurence. L'entrée du micro-ordinateur dans l'espace conjugal. *Les cahiers internationaux de sociologie*, 2002, n°112, p. 169-201.

OCTOBRE, Sylvie. Pratiques culturelles chez les jeunes et institutions de transmission : un choc de cultures. *Développement culturel*, 2009, n°1.

PARINI, Lorena. Le concept de genre : constitution d'un champ d'analyse, controverses épistémologiques, linguistiques et politiques. *Socio-logos*, 2010. (Page consultée le 15 mars 2012). [En ligne]. Adresse URL : <http://socio-logos.revues.org/2468>

PERRY Ruth et GREBER Lisa. Women and computers: An introduction. *Signs*, 1990, vol. 16, n°1, p. 74-101.

PEW INTERNET. How Women and Men use The Internet. Deborah Fallows, 2005. (Page consultée le 27 février 2012). [En ligne]. Adresse URL : <http://www.pewinternet.org>

SCOTT, W. Joan. Genre : une catégorie utile d'analyse historique. *Les Cahiers du GRIF*, 1988, n° 37-38, p. 125-153.

TURKLE, Sherry. Computational Reticence: Why Women Fear the Intimate Machine. *Technology and Women's Voices*. KRAMARAE Cheris. New York : Pergamon Press, 1988, p. 41-61.

TIC ET MOUVEMENT SOCIAL EN TUNISIE. LE RÔLE DU TÉLÉPHONE MOBILE ET DE TWITTER DANS LA MOBILISATION

Zouha DAHMEN-JARRIN

Gresec

Université Grenoble 3

Parmi les questions soulevées au cours des révoltes arabes notamment en Tunisie et en Égypte, on constate le niveau d'implication de la communication électronique dans le changement politique survenu dans ces pays. Il s'agit pour différentes approches disciplinaires (sciences politiques, sociologie des usages, sciences de l'information et de la communication) de pointer ou de décliner le principe révolutionnaire des nouveaux réseaux numériques dans ces révolutions populaires. Or, à la base de la médiatisation multisupport qui a contribué à l'amplification des mouvements sociaux, on note l'ubiquité des technologies mobiles et l'essor qu'ont pris les contenus amateurs comme un nouveau produit informationnel sur lequel se sont appuyés les différents acteurs des réseaux sociaux mais aussi les médias internationaux. Ainsi, le téléphone mobile est devenu pendant le mouvement social de l'hiver 2011 en Tunisie un outil incontournable pour les militants et les citoyens en vue de la médiatisation du soulèvement populaire et de sa répression par les autorités.

De nombreux travaux ont été consacrés ces dernières années à l'étude de l'usage des TIC dans la mobilisation citoyenne et militante. Ils se sont notamment focalisés en France sur l'internet, sur son potentiel de rassemblement et de coordination des actions des militants lors des mouvements sociaux et sur les nouvelles formes d'engagement militant qu'il introduit (Granjon, 2001 ; Cardon & Granjon, 2010 ; Blondeau, 2007 ; Cardon 2010). Mais l'essor de la communication mobile nouvelle génération vient aujourd'hui renforcer les questions théoriques liées à l'usage social des technologies de l'information et de la communication dans des mouvements d'engagement et de participation citoyenne et militante. Selon Manuel Castells, une transformation générale des sociétés du Nord comme du Sud est en cours sous l'effet des technologies de communication mobile. Grâce aux téléphones mobiles devenus des « médias de masse individuels », on assiste à une mobilisation politique instantanée pouvant avoir un effet immédiat sur la société (Castells, 2007, 2009, 2012)

Les affirmations du sociologue sont contrebalancées par une récente recherche réalisée par *Center for Mobile Communication Studies* de l'Université de Rutgers ayant donné lieu en 2011 à une publication dirigée par James E. Katz. Le livre, intitulé *Mobile Communication. Dimensions of Social Policy*, montre que les pratiques de communication mobile sont différenciées selon le contexte d'intervention de cette technologie. Concernant l'usage citoyen du mobile, le téléphone portable peut devenir en situation de crise un outil d'information incontournable. Cela a été le cas au cours du tremblement de terre de 2008 en Chine. Les contenus informationnels échangés par les Chinois via leurs téléphones portables ont surpassé les informations issues des médias classiques. Mais l'étude des élections présidentielles de 2008 aux États-Unis et les élections de 2009 en

Afrique du Sud, montre que les connaissances et l'engagement politiques via les objets de communication mobile demeurent tout de même relatifs. Les usages des contenus mobiles générés en ligne par les partis politiques ont échoué à enflammer l'engagement public espéré.

Poursuivant des recherches sur ce qui est aujourd'hui qualifié par l'« activisme digital » *Digital Activism*, de récentes études inscrivent les usages citoyens et militants des nouvelles applications mobiles dans leur environnement économique, politique et social. Le développement spectaculaire des communications via le téléphone mobile, notamment dans les pays du Sud, favorise l'émergence de plusieurs tendances pour le développement de l'activisme mobile. On peut noter, en particulier, la participation des contenus mobiles dans le développement de médias citoyens, le contrôle des individus de l'information à l'échelle d'un pays ou d'une région et le fonctionnement du mobile comme un réseau décentralisé de coordination des actions et de mobilisation (Kreutz, 2010, p. 18). Toutefois, l'étude des pratiques d'activisme digital doit être opérée à travers des études de cas permettant d'échapper aux généralités et aux spéculations et de montrer la variété des formes des mouvements sociaux contemporains (Joyce, 2010, p. 8).

Les questions soulevées par l'usage citoyen et militant de la technologie mobile se rapportent donc à différentes thématiques permettant d'envisager une réflexion sur la redéfinition des cadres de l'espace public à la lumière de l'intervention croissante des TIC et des expressions citoyennes émergentes. Il s'agit d'abord de rendre compte du rôle de la communication mobile au regard du contexte politique et médiatique dans lequel est né le récent mouvement social en Tunisie. Une approche localisée de la question nous permettra de mieux situer la médiatisation mobile et en ligne du mouvement.

La rapidité et l'instantanéité informationnelle qui caractérisent les pratiques du téléphone portable connecté au dispositif en ligne génèrent des communications à contenu expressif selon une logique tactique plutôt que stratégique (Jauréguiberry, 2003). Au travers d'une analyse socio-discursive des messages mobiles postés sur la plateforme *Twitter* au sujet des événements de Sidi Bouzid en Tunisie, nous envisageons d'étudier de manière contextualisée la fonction des contenus mobiles, iconographiques et textuels dans l'amplification du mouvement et sa propagation. Quelles sont les propriétés des pratiques communicationnelles générées par les activistes et citoyens pendant ce mouvement social et de quelle manière se produit leur participation au débat politique ?

Nous postulons que les contenus mobiles mis en ligne sur la plateforme *Twitter* ont permis une mobilisation par l'information auto-générée. Celle-ci a participé à la propagation du mouvement et à l'augmentation de la charge émotionnelle des Tunisiens à l'égard des événements. Mais le débat ouvert sur le réseau n'a pas été structuré et organisé selon une stratégie bien identifiée. Pour cela nous avançons deux raisons : la configuration technique du dispositif et les contraintes politiques liées au contexte répressif qui sont pris en compte par les expressions individuelles.

Pour conduire notre travail, nous avons procédé en deux temps : après un temps d'observation des interactions ouvertes sous *Twitter*, nous sommes passés à l'analyse du discours. En effet, au moment du déclenchement de la révolte populaire, nous étions comme la majorité des Tunisiens à l'affût des informations témoignant de ce qui se déroulait dans les villes du pays. Par le biais des blogs de certains activistes tunisiens et de leurs pages *Facebook*, nous avons appris la création du *hashtag*